

« Vous aimez la mer.

— Oui ! Je l'aime ! La mer est tout !

Elle couvre les sept dixièmes du globe terrestre.

Son souffle est pur et sain.

C'est l'immense désert où l'Homme n'est jamais seul,

car il sent frémir la vie à ses côtés. »

Jules Vernes, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1869

PROLOGUE

CERTAINES CHOSES DEVRAIENT RESTER SECRÈTES À JAMAIS. D'autres, comme les enseignements des dieux des Éléments et des Vivants, n'auraient jamais dû être oubliées. Elles furent cependant perdues...

Lorsque la vie semble elle aussi condamnée, les dieux, parfois, adressent un dernier message aux créatures de la Terre...

Partie I

I – L'APPEL DE L'OcéAN

MON NOM EST TOM. Marin, second du capitaine à bord de l'*Ariela*, intrépide et majestueux baleinier. J'ai vendu mon âme aux dieux de l'océan. Voici mon histoire.

J'ai grandi dans la campagne française. Nous cultivions chaque jour les bonheurs les plus simples. Nous ne mangions pas toujours à notre faim, mais tant qu'un malheur plus grand ne frappait pas à notre porte, nous étions heureux. Nous vivions au soleil, du grain arrosé par la sueur de notre front. Je vivais ainsi aux côtés de mes parents et de ma sœur Angèle de trois ans mon aînée. Lorsque nous étions enfants, Angèle et moi marchions jusqu'au bourg le jour des nouvelles. Chaussés de lourds sabots, nous hâtions sur le chemin pour rencontrer le colporteur et nous abreuver de ses contes. Je savais surtout que, parfois, il transportait un peu de sel dans ses poches. De bon cœur, il me cédaient des petits cristaux grisâtres qui, posés sur le bout de ma langue, libéraient une saveur exotique, pétillante. Mon corps tout entier en frissonnait de plaisir. Les paroles de l'homme chantaient alors comme l'océan. Il contait la mer.

Plus tard, influencé par les histoires qui avaient bercé mon enfance, je quittai la modeste maisonnée. Mon père me mit en

garde : seule une vie misérable attendait les aventuriers, plus encore que celle que j'avais connue jusqu'alors. Ma mère pleura. Mon cœur me poussa malgré tout à partir. L'attrait du voyage était trop puissant. Après un adieu bref et sans cérémonie, à mon père, ma mère et ma sœur qui allait se marier, je m'élançai sur le chemin de terre sèche et poussiéreuse, les sabots remplis de paille et le cœur léger. Il était rare que nos campagnes enfantent des aventuriers. Travailler dans les fermes dissuadait la plupart de leurs héritiers de les quitter. Moi, je tournai le dos au village de mon enfance pour suivre les traces du colporteur. Je marchai ainsi durant un cycle de lune. Vingt-huit jours, vingt-huit nuits. Je m'arrêtais peu, mangeais à peine. Poussé en avant, tirillé par mon désir de découverte, je rêvais à ce monde que j'allais enfin découvrir.

J'usai la paille de mes sabots pour finalement les abandonner. Un jour, je parvins au terme de mon voyage. L'eau fraîche de la mer apaisait enfin le feu de mes pieds nus et endoloris. J'avais tant marché pour la rencontrer et j'accueillis sa caresse avec bonheur et soulagement. Mon unique bagage, un sac de toile grossièrement ficelé que j'avais laissé tomber au sol, se faisait malmener par l'onde qui s'étirait, les vagues qui s'échouaient sur le sable. L'océan, devant moi, s'étirait dans sa démesure. Je portai à ma bouche mes doigts humides, ainsi retrouvai-je la saveur de la poudre grisâtre et granuleuse qui saupoudrait autrefois le fond de la poche du colporteur.

Au loin j'aperçus la ville littorale et décidai de m'y aventurer. Je n'en avais jamais vu de si grande, jamais je n'avais admiré demeures si luxueuses, ni femmes si bien vêtues. Tout n'était que grandeur et beauté étourdissantes. Au bord de l'eau scintillaient les lumières du grand port de pêche et de commerce.

Je me hasardai dans les ruelles mal famées où les marins s'eni-
vraient et négociaient les services des filles de joie. Ainsi appris-je

que l'un des navires pêcheurs, l'*Ariela*, reprenait la mer le soir même. Je m'y rendis en toute hâte. Le capitaine me reçut et me jugea durement, moi frêle et trop jeune petit paysan. Par chance cependant, il avait besoin de bras et m'engagea comme mousse. Quand l'*Ariela* largua les amarres, j'étais à bord. Et j'étais aux anges.

Plus le temps passait, plus je chérissais l'*Ariela* et la vie qu'elle m'offrait. J'avais été la risée des matelots pour mon inexpérience de la mer. Pourtant je m'endurcis, m'affermis et me forgeai une place au sein de l'équipage. Je fis mes preuves à maintes reprises au cours des tempêtes et chasses périlleuses. Le capitaine me tenait désormais en haute estime au point de faire de moi son conseiller. Après quelques années à bord, je devins son inséparable second.

Je descendais rarement à terre. De fait, je ne quittais le bâtiment que pour veiller à son bon ravitaillement. Je me préservais ainsi des vices auxquels les marins s'abandonnaient volontiers. Je délaissais sans regret les plaisirs de l'ivresse et des filles à mes compagnons. La mer seule me suffisait.

Cent fois j'avais fait le tour du globe sur le dos de la mer inféconde. Pourtant tout ce temps durant, je n'en avais entrevu que la surface. Je n'avais fait que l'effleurer. Que se trouvait-il sous le miroir de l'océan ? Que découvrirais-je si d'aventure je pouvais le traverser ?

Personne ne l'avait jamais fait.

II – LA PRISE DU LARGE

« **T**OM ! »

Juché au sommet du mât de la grand-voile, je somnolais. Sa voix me parvint comme un murmure dans le vent qui m'assourdissait.

« Tom ! »

Le ton monta. Éveillé par l'appel, je me penchai au-dessus du vide.

« Oui, C'ptaine ! Me voilà !

Que fais-tu donc là-haut ? Nous devons charger vite si nous voulons quitter ce port miteux dès l'aube ! Et éloigne tous ces mauvais hères ! »

Le capitaine désigna négligemment de la main un groupe de bourgeois, fort bien vêtus et visiblement peu coutumiers aux métiers de la mer. Les hommes simulaient l'intérêt et la connaissance face à leurs compagnes, tâtaient la coque avec trop d'aplomb. La scène m'arracha un sourire amusé.

« Tout de suite, mon capitaine ! »

Me balancer de drisses en cordages sur ce navire était pour moi chose aisée courante. Un jeu d'enfant. Aussi me rendis-je rapidement en bas. Lestement je me juchai sur le flanc de la coque et sortis le poignard qui ne quittait jamais mon ceinturon, le brandissant vers les étrangers.

« Hola, braves gens ! Éloignez-vous de ce navire ou je me ferai un plaisir de vous briser les doigts ! »

Je saisis la lame de mon poignard à pleine main et, avec le pommeau, je feignis de battre mes phalanges à les rompre. Je grimaçai d'une douleur feinte. Surpris par cette intrusion, outrés par ce timbre menaçant, les hommes me défièrent du regard mais ne dirent mot. Les femmes poussèrent de petits gémissements et se cramponnèrent à leur bras, les priant de s'éloigner, ce qu'ils firent finalement sans opposer trop de résistance. Satisfait de l'effet produit, je les saluai bien bas alors que le dos tourné, ils s'éloignaient en levant le menton.

« Tom, bon sang ! Viens m'aider ! »

Achille luttait contre les tonneaux. Ces derniers roulaient sur le pont au rythme du ressac qui malmenait le navire. Mon ami ne parvenait plus à les contenir.

« Viens m'aider ! plaida-t-il encore. Si l'un d'eux se brise, je prierai bien fort pour ne pas croiser le chemin du capitaine. Du si bon vin ! Le jour levé nous serons en mer. J'espère que la nouvelle nuit venue, nous pourrons goûter un peu de ce divin nectar !

— N'as-tu donc pas assez bu ? Regarde-toi, rouge comme un piment exotique ou comme l'ivrogne que tu es ! relevai-je en grimaçant. »

C'était vrai, Achille ne devait son équilibre qu'à une endurance entretenue à la boisson. Son visage était écarlate.

« Hum... Il fait bien sombre pour charger, tu ne crois pas ? Pourquoi ne le fait-on pas quand il fait jour ?

— Tu sais bien, la nuit il y a moins de “bonnes gens” dans les rues. Le capitaine les a en horreur, il préfère encore avoir affaire aux brigands des rues aussi ivres que toi ! Et puis tu comprends, c'est quand même moins risqué pour les provisions ; Moins de curieux tournent autour, que l'on ne puisse surveiller d'un œil au moins.

— Et pis pourquoi le capitaine il ne paye pas des filles à entretenir nos couches ? répondit Achille sans m'écouter.

— Ça suffit, cesse donc de te plaindre et aide-moi à descendre ces barriques dans la cale, tu me laisses faire tout ton travail ! Et arrête de blasphémer ! Tu sais bien qu’emmener une femme à bord, c’est s’attirer le mauvais œil ! »

Achille haussa les épaules, penaud.

« Allez aide-moi vite à descendre tout ça ! T’as vu tout ce qui reste sur le quai ! Mais qu’est-ce qu’ils font les autres, ils dorment ou quoi ? »

Il n’était même pas certain que tous soient remontés à bord. Quelques-uns devaient encore traîner dans les cabarets. Après tout, ça n’était pas mes affaires. Le capitaine se chargerait de les corriger.

*

La nuit avançait et toucherait bientôt à sa fin. De retour à bord et chacun à son poste, les retardataires et ivrognes rappelés à l’ordre, les provisions chargées, les voiles prêtes à être déployées, le navire quitta lentement le port au rythme tranquille des avirons et de la sueur des hommes qui avaient peu dormi. Le capitaine à la proue et moi derrière lui admirions la splendeur de l’immensité océane qui s’étirait face à nous. Une image éternelle. La surface lisse s’offrait au jeu des couleurs et de la lumière naissante à l’horizon. Comme l’avait souhaité le capitaine, l’aube nous salua alors que nous tournions le dos à la terre. La grandeur de la mer, je la connaissais par cœur. Pourtant à chaque fois que je posais les yeux sur elle, c’était comme redécouvrir les formes d’une femme au regard scintillant lourd de sens, éclairée à la lueur d’une bougie. La mer, elle, ne désirait pas m’appartenir. Elle était libre, insoumise. Néanmoins la seule femme que je n’eus jamais désiré. Ce matin, elle voulait bien de moi et m’offrait son plus beau visage.

Le capitaine esquissa un geste par-dessus son épaule, silencieux. C'était un homme de grande expérience. Il était si vieux qu'aucun, pas même lui sans doute, n'aurait su donner son âge. Né du sein de la mer pour y demeurer toujours. C'était un homme haut de taille, autrement plus robuste que ces jeunes inconstants qui maniaient en cet instant les avirons, sous le plancher ciré sur lequel s'usaient nos semelles. Sa carrure imposante forçait le respect. Les rumeurs se plaisaient à parler de lui comme d'un ancien pirate. Il suffisait pour le croire, de se laisser envoûter par son être, sa fascinante personnalité. Une once d'imagination et la légende devenait réalité. À ce jour, il ne vivait plus de pillage, mais de pêche en haute mer. Pourtant son allure, due à ses vêtements usés par le temps et le sel, lui concédait toujours un air de brigand. L'homme était nippé d'une grande cape grise et d'un énorme chapeau orné de longues plumes. Le tissu était fibreux et les couleurs fanées. Pour ma part, j'arborais un simple tricorne. Un marchand me l'avait offert en échange de quelques services rendus. Ma propre tenue vestimentaire se composait d'un pantalon de toile grise et d'une veste serrée rouge comme le vin, prolongée d'une queue de pie fendue. J'étais chaussé de bottes de cuir usées qui manquaient cruellement d'entretien.

Notre capitaine était un homme craint et respecté. Sans pitié avec ceux qui s'attiraient ses foudres, mais juste et bon quand les hommes le méritaient. Je m'approchai de lui, sans oser briser le silence. Point n'était besoin de parler le premier pour entamer la conversation.

« Tom, tu as bien trente étés derrière toi maintenant. Je me souviens encore du jour où tu es arrivé, tout jeune et frêle garçon que tu étais. Tu t'étais jeté à mes pieds et m'avait aveuglément prié de te prendre à mon bord. »

Un sourire distrahit se dessina sur ses lèvres à l'évocation de ce souvenir.

« Sans doute ne t'aurais-je pas engagé si tu n'avais pas été aussi entêté. Tu aurais bien été capable, si je t'avais refusé, de te faufiler parmi nous et de cacher dans la cale, sans mesurer les conséquences de ton geste. Aujourd'hui, tu es l'un de mes plus fidèles matelots, et l'un de ceux dont je suis le plus fier. À ton âge, bien des hommes quittent l'*Ariela* pour trouver une épouse et fonder une famille. Ils se lassent de l'aventure, pensent tout savoir du monde et en avoir assez vu pour cesser de le parcourir. Je ne peux retenir ceux dont l'âme intrépide a enfin su trouver quelque apaisement. »

Il marqua une pause et soupira, pensif.

« Heureuse sera la femme que tu feras tienne, Tom. Si un jour le désir te vient de te rattacher à la terre, à un lopin qui serait bien à toi et qui te nourrirait, retrouver tes racines avec des bambins courant dans tes jambes, je ne t'en voudrais nullement. C'est dans l'ordre des choses.

— Capitaine... sans vouloir vous offenser, si je n'avais pas vécu tant d'années à votre bord, je pourrais croire que vous me connaissez bien mal ! Pour rien au monde je ne quitterai l'*Ariela*. Jamais je n'oublierai de me soumettre. Je suis comme vous, mon capitaine. Mon destin est ici et nulle part ailleurs. »

Le visage du vieil homme s'éclaira soudain d'un sourire franc.

« Ne crois pas que j'ignore qui tu es. J'avais deviné ta réponse et cela m'emplit de bonheur de savoir que je ne me suis pas trompé. J'avais seulement envie de l'entendre de ta bouche et ainsi me donner l'occasion de te dire que je suis fier d'avoir un homme tel que toi dans mon équipage. »

Les flatteries du capitaine étaient rares et précieuses. Elles m'emplirent d'orgueil. Il laissa tomber une main sur mon épaule.

« Allons, dis aux hommes de cale de rentrer les avirons et aux autres d'offrir le maximum de voilure à ce vent arrière. Je veux dévorer cet océan ! »

Sa main large balaya l'horizon. Je le saluai avec respect et pris congé de lui pour transmettre ses ordres. Une fièvre heureuse enivra l'équipage et chacun fut hardi à la tâche.